Retour de Bienne

Lundi midi. Je monte dans le train, jette un dernier coup d’œil derrière moi. La locomotive s’ébranle. Bienne s’éloigne.

::::

:::::::::::::::

::::::::

Dimanche matin. J’arrive à l’Institut de littérature suisse pour prendre mon petit-déjeuner. Je reconnais la plupart des visages. Hier nous avons passé toute la journée à écrire, traduire et discuter de la beauté intrinsèque ou non des mots, de la vanité de toute traduction *fidèle* et du plaisir d’écrire en prenant les mots au pied de la lettre.

J’ai la tête qui déborde de textes, je cherche une telle pour lui dire comme j’ai aimé la série de portraits qu’elle a lue hier soir, un tel pour le mot *péroxydé* qu’il a glissé dans sa traduction et finis de beurrer ma tartine avec les syllabes jaunes et rondes de la ville de Domodossola qu’une traductrice italienne a choisi pour point de départ d’une histoire d’objets perdus et collectionnés qu’elle a écrite la veille pendant l’atelier d’écriture.

Dans quelques minutes, je présenterai un extrait de mon texte *Solo Album* pour un atelier de traduction. Je me sens comme un comédien ou une danseuse qui va à son entraînement. Je sais que nous allons travailler ensemble, fouiller le texte, le questionner. J’espère que nous allons transpirer tous ensemble. J’ai hâte de commencer.

::::

:::::::::::::::

Samedi 8h00. J’arrive à Bienne juste assez tôt pour regarder les gens passer et prendre le pouls de la ville avant de me rendre à l’Institut de littérature suisse. Je repère un café au nom italien juste en face de la gare, pousse la porte, hésite. Dans quelle langue commander ? Français, italien, allemand ? Je me concentre, j’écoute les clients devant moi, mon tour arrive, je bafouille quelque chose d’indéfini *ich ätte gern,* je me dégonfle en cours de route *un café s’il vous plait* et devant le sourire désarmant de la vendeuse, je change radicalement d’avis *un cappucino*? Je lui renvoie son sourire pour éviter de déraper sur *prego* ou pire encore *preferirei.* Je ne suis pas très bien entraînée, mais, je note tout de même qu’à peine arrivée à Bienne, je plonge déjà dans les glissements de sens, la fluidité des langues et la matérialité du texte.

:::::::::

::::

Lundi 17h00. Dans le train qui me ramène à Berlin, je sors de mon sac le catalogue rouge et blanc des Rencontres de Bienne et tombe sur le texte de Marie H. « *Grâce aux Rencontres de Bienne, je me sens appartenir, au-delà du face à face solitaire avec les textes tout au long de l’année, à un corps de métier. »* Cette phrase j’aurais voulu l’écrire. Appartenir à un corps de métier, c’est exactement ce que j’ai ressenti pendant ces deux jours et c’est exactement le sentiment dont j’ai besoin pour continuer d’écrire.

::::